Revue annuelle de littérature francophone
Litéraport
2022 • № 9

Boubker Bakhat Afdil, Mohammed Lakhdar
Université Abdelmalek Essaâdi de Tétouan

Imaqa. Une aventure au Groenland[1] ou l'idée du respect à l'aune d'une pluralité de mondes alternatifs

"Imaqa. An adventure in Greenland" or the idea of respect in the light of a plurality of alternative worlds

Abstract: This article aims to reflect on the initiatory journey of the main character of Flemming Jensen's novel Imaqa, Martin Willumsen. He uses the notion of possible worlds adapted to literary criticism as a conceptual framework to pose the Other and his respect. It aims to follow in the footsteps of a character who, wanting to seek the dreamed adventure in travel stories, first met himself before meeting the Other. A monosemic world is more of a totalitarian regime which seeks to assimilate the foreigner by extending its grid of values and dogmas to the limit. However, respect for others depends more than on a change of outlook, on an intellectual posture which leaves a great deal of room for the word of the other; to say is ultimately it is already to mingle with one's own a portion of speech other.

Keywords: respect, possible worlds, ubiquity, hegemony, accessibility, enallage, assimilation

« Ça grinçait et c'était rassurant » (*Imaqa*, p. 15). Cette formule qui ouvre le récit du périple du jeune Martin Willumsen, empruntant l'ascenseur du département de l'éducation danoise en vue de faire valider son vœu de mutation pour enseigner au Groenland, donne le ton aux vingt-trois chapitres qui composent le roman. Le *grincement*, indice d'un dysfonctionnement, révélateur d'une possibilité de panne

[1] F. Jensen, *IMAQA. Une aventure au Groenland*, trad. par Inès Jorgensen, Éditions Gaïa, 2002, « Babel n° 1117 ». Toute référence au roman se fera désormais comme suit : *Imaqa* suivi du numéro de page ou éventuellement du numéro de chapitre.

d'un appareil établi pourtant dans les normes d'un système huilé, préfigure une éventuelle opposition à l'automatisation, à la systématisation des dogmes infaillibles et, par conséquent, au nivellement identitaire que promeut l'Administration centrale du Danemark. Ce qui inquiète le colonisateur, à savoir la panne, semble toutefois rassurer le personnage.

L'ouverture sur cette défaillance mécanique – bien que l'ascenseur, instrument d'élévation, soit certifié par Holger Nielsen de la société danoise de maintenance, comme opératoire depuis 1972 – remet en question non seulement l'obsolescence insoupçonnée de l'appareil du Ministère de Groenland, mais aussi le regard médusant posé sur cette colonie danoise. Le personnel de l'entretien de l'ascenseur y décèle cependant un certain parallélisme, paradigmatique et restrictif, avec le sens de toute existence : « C'est ainsi que devrait être l'existence, pensa-il. Intelligible, attestée, immuable … et en route vers le haut » (*Imaqa,* p. 15). Raison et expérimentation, fiabilité et permanence, hégémonie et progrès sont les maîtres-mots de la grille des valeurs existentielles danoises. Confrontés au monde blanc du Groenland, au monde textuel et narratif de *Imaqa*, ces invariants, arrimés au seul monde du Danemark, seront interrogés et leur pertinence soumise à la réévaluation et du personnage principal et du lecteur. Il faudra alors se demander en quoi la théorie des mondes possibles, héritée de Leibniz[2], revisitée et adoptée par la critique littéraire, pourrait appuyer une réflexion sur le respect de l'autre. Cet article tentera d'y réfléchir en mettant ces impensés sur le métier. Umberto Eco définit le monde possible ainsi :

> Nous définissons comme monde possible un état de choses exprimé par un ensemble de propositions où, pour chaque proposition, soit *p*, soit non-*p*. Comme tel, un monde est constitué d'un ensemble d'*individus* pourvus de *propriétés*. Comme certaines de ces propriétés ou prédicats sont des *actions*, un monde possible peut être vu aussi comme un *cours d'événements*. Comme ce cours d'événements n'est pas actuel, mais possible justement, il doit dépendre des attitudes propositionnelles de quelqu'un qui l'affirme, le croit, le rêve, le désire, le prévoit, etc.[3].

Ramener le monde à un seul modèle référentiel, le modèle danois en l'occurrence, est une vision, pour le moins qu'on puisse dire, totalitaire, aliénante et fortement assimilatrice ; envisager la compossibilité d'une myriade de mondes permet en revanche au respect de la variété, du multiple et du divers de se frayer un chemin pour la rencontre de l'Autre. La fiction autorise l'invention de mondes alternatifs, certes contrefactuels, mais, si elle les prive de toute vocation de vérité, elle en garde

---

[2] Les *Essais de Théodicée* (1710) constituent la réponse de Leibniz au problème de l'existence du mal dans le monde, ce qui contredit la bonté divine. Le philosophe y voit le mal comme une simple apparence qui cache un bien plus profond et donc invisible pour un jugement hâtif. Le monde où nous vivons est, à ses yeux, la meilleure version des mondes possibles. Ceux-ci se présentent comme des chambres-bibliothèques superposées sous la forme d'une pyramide infinie où figurent toutes les variantes possibles des lignes de vie et des mondes, mais que coiffe, au sommet de cette pyramide, le meilleur des mondes possibles, le monde où le mal ne se déploie qu'à minima. C'est le monde tel que nous le connaissons.

[3] U. Eco, *Lector in fabula* [1979], trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio/Essais », 1990, p. 165.

du moins une certaine vraisemblance, plus ou moins étroite, plus ou moins éloignée, du monde référentiel. Dans son article « Mondes possibles, mondes fictionnels, mondes construits et processus de genèse », Daniel Ferrer s'interroge ainsi : « On a suggéré que la fiction reposait sur un 'énallage de modalité', c'est-à-dire que l'indicatif qu'elle emploie couramment remplacerait un conditionnel. Les situations contrefactuelles, de leur côté, ne constituent-elles pas de petits romans, peuplés de créatures fictionnelles »[4].

De l'emprise de l'analogie comme construction culturelle à la complexification du réel par la fiction, notre réflexion, en suivant les traces du parcours initiatique du personnage, posera au départ l'ubiquité du monde hégémonique, unique et saturé, pour ensuite le scinder en plusieurs mondes possibles que l'expérience du vécu éclatera, relativisera et transformera en autant d'univers pour enfin les laisser se stabiliser dans l'espoir d'aménager une place pour l'Autre.

Entorse à l'ubiquité du monde unique

En arrivant au département de l'éducation, bureau 3, Martin, le jeune enseignant, est accueilli par un certain Bjorn Gudmandsen**,** un vieux fonctionnaire qui maniait avec une assurance inégalable un fauteuil de bureau à roulettes. Même en dehors de son bureau, Gudmandsen se déplaçait sur son fauteuil – illustrant métaphoriquement un autre type d'handicap ! – , le fauteuil prolongeant son corps, était presque sa raison de motricité. L'univers narratif s'annonce déjà comme la représentation de la modernité danoise, d'un monde affairé, diligent et efficace dans ses déplacements, capable d'ubiquité, d'opérabilité et de promptitude. Gudmandsen, ancien enseignant à Groenland, est l'auteur d'une série de manuels pédagogiques, un investissement fructueux, mais dont l'ineptie est avérée. L'invasion du Groenland est d'abord une affaire de mauvaise pédagogie, signe du premier dévoiement ontologique par une posture épistémologique suspecte. Déclinant le lieu de l'affectation choisi, fixé à Godthâb, lieu de la naissance de la fameuse pédagogie, Martin souhaite enseigner dans un comptoir, à la surprise de Gudmandsen, un lieu difficilement accessible pour livrer la série pédagogique. Martin argue que « c'est dans les toutes petites localités que l'on rencontre le vrai Groenland » (*Imaqa*, p. 24). Il ajoute que c'est peut-être sur la base de la culture locale, culture qu'il faut par ailleurs préserver, qu'il est possible de construire quelque chose de nouveau. Or, « il n'y a pas de place pour la sentimentalité » (*Imaqa*, p. 25), répond énergiquement le fonctionnaire. Certes, dans Godthâb**,** il n'y a que « dix kilomètres de rues […], mais il y a déjà trois cents taxis ! » (*Imaqa*, p. 26). Comme si la progression rapide dans l'espace était une

[4] D. Ferrer, « Mondes possibles, mondes fictionnels, mondes construits et processus de genèse », *Genesis*, en ligne, 2012, DOI : http://doi.org/10.4000/genesis.127.

preuve de progrès, tandis que le hameau choisi par Martin compte cent-cinquante âmes et cinq cents chiens.

Martin nourrit encore une appréhension exotique, et donc décalée, du Groenland. Ses nombreuses lectures des récits d'aventure rendent irrésistible l'idée de secouer le confort de sa vie à Copenhague. Le texte précédant l'expérience empirique du lieu, le point de vue exogène du personnage cherche plus à faire coïncider le texte avec le réel de la carte géographique qu'à s'élancer dans une découverte de contrées non-cartographiées. D'ailleurs, l'avant-texte de l'auteur fait état d'une première falsification des coordonnées topographiques. Par la fidélité affichée dans son avertissement au lecteur à la toponymie utilisée par les Danois, Flemming déplore qu'il trahisse, « à contrecœur », la toponymie originelle, trahison, nous révèle-t-il, dictée plus par un souci de clarté, de compréhension et non d'authenticité. À l'instar du fonctionnaire de l'État danois, l'inspecteur général, Martin rejette d'abord tout ce qui ne semblait pas « fonctionner ». Que toute chose doive nécessairement fonctionner est une obsession chez Gudmandsen.

Le monde du texte est générateur de mondes narratifs possibles. Quel(s) récit(s) aurions-nous pu lire si, comme le lui suggérait l'inspecteur général, Martin avait opté, au lieu de se rendre à une bourgade sous le nom de Nunaqarfik, pour la ville de Godthâb ? Autant de possibilités, qui bifurquent à l'envi, s'offrent peut-être dans les lignes du texte, mais qui demeurent, néanmoins, conditionnées, comme dans la théorie du jeu, par les principes de non-congruence, de non-contradiction des propositions que le texte déploie. Et Eco de souligner :

> Les macropropositions par lesquelles le lecteur actualise la fabula ne dépendent pas d'une décision arbitraire : elles doivent en quelque sorte actualiser la fabula véhiculée par le texte. La garantie de cette « fidélité » au texte en tant que produit est donnée par des lois sémantiques vérifiables grâce à des tests empiriques[5].

« Il n'y a aucune raison de croire que l'essence des choses se transforme quand on en change l'extérieur » (*Imaqa*, p. 7), revendique de sa part l'auteur qui invite le lecteur à une excursion en insérant dans l'avant-texte un poème. Ce changement de catégorie générique inaugure l'émancipation du récit d'une lecture univoque, cadastrée dans une catégorie littéraire définitivement scellée. Le texte ne s'apprivoise pas, il émancipe. Il garde sa substance mais se déleste de sa forme, de sa matérialité et de son parcours narratif. Le poème raccordé directement à l'avertissement formule une mise en garde à l'adresse du lecteur impatient et satisfait de la trame que lui somme l'auteur de lire, comme pour signifier que ce qui va suivre relève du sens poétique plutôt que d'une prose triviale et obtuse. « **Perdre son cœur »** – le titre donné au poème – , dit la perte de l'identité. Ce genre de perte diffère largement de l'égarement d'un objet matériel ou encore du manque d'estime de soi, poursuit-il. Ce n'est pas un appauvrissement de l'être et on ne veut plus récupérer son cœur. Car, délesté d'un

[5] U. Eco, *Lector in fibula*, *op. cit.*, p. 142.

poids, d'une pesanteur, d'un encombrement, on en est davantage satisfait. Une telle délivrance demeure incompréhensible pour les hommes rationnels :

> *D'aucuns, fort raisonnables,/peuvent s'étonner vivement,/me tapoter l'épaule,/s'éclaircir la gorge ;/me dire où je peux le trouver,/me proposer, même, d'aller le chercher !/Tout au plus, je secouerai la tête:/Non merci !* (*Imaqa*, p. 11).

À la manière de Barthes, qui tient l'analogie pour « une bête noire », l'auteur voudrait exorciser « le démon de l'analogie », surtout que, pour Barthes, celle-ci

> [...] implique un effet de Nature : elle constitue le « naturel » en source de vérité ; et ce qui ajoute à la malédiction de l'analogie, c'est qu'elle est irrépressible : dès qu'une forme est vue, *il faut* qu'elle ressemble à quelque chose : l'humanité semble condamnée à l'Analogie, c'est-à-dire en fin de compte à la Nature[6].

La tyrannie qu'exerce le « comme » analogique transite même dans les jeux récréatifs de l'équipage au bord du bateau qui transporte Martin. Le jeu à la roulette groenlandaise des mousses (*Imaqa*, chapitre 2), ressemble presque à la roulette russe sauf que la roulette groenlandaise est plus amusante[7]. L'explosion de la bière s'accompagne de l'explosion des rires. Le transfert du jeu russe dans le contexte groenlandais inaugure une transmutation qui atteint même le relief naturel du monde blanc ; la nature, ayant ses propres lois, refuse de s'assigner aux diktats de la permanence. Le spectacle de l'iceberg qui se détache sous le regard de Martin, s'isole comme pour construire un monde à part, adopte une toute autre physionomie ou renaît sous une forme plus ronde, plus accueillante, ou encore explose, et cesse d'exister sous l'effet d'une pression interne. La tension centrifuge, quand elle remplace une action centripète, promet une possibilité à l'instauration d'une prise de conscience de la différence et ouvre une voie à un possible accès à l'Autre. Mais le hasard du dé, les codes de la loi géologique semblent ici une condition nécessaire à la métamorphose et à la fission. Ce qui demeure néanmoins problématique, c'est de savoir, comme l'affirme Bertrand Westphal, « comment les deux mondes (réel et fictionnel) ou les deux versions d'un même monde (réel-et-fictionnel) se concilient avec l'encyclopédie du destinataire »[8].

Accessibilité et enjeux de la langue

Reste alors la difficulté de construire un mode d'accès au monde de l'Autre, au monde autre. Eco recommande de partir de ce qu'il appelle les « propriétés essentielles », propriétés qui se combinent, s'hybrident plus qu'elles ne se juxtaposent. Ces

---

[6] R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Éditions du Seuil, Paris, 1975, p. 48.

[7] La bière en canette secouée et prête à exploser remplace les balles d'un pistolet.

[8] B. Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2007, pp. 158-159.

propriétés sont les différentes postures propositionnelles que prend le personnage dans l'univers narratif, son action, ses croyances, ses opinions, ses représentations, son allure, sa physionomie, etc. C'est ce paquet d'attributs nécessaires ou accidentels – notions que nous esquisserons brièvement sous peu – qui forme la matrice génératrice des mondes possibles. Ces derniers relèvent de deux ordres : un monde possible en accord avec les attitudes propositionnelles du lecteur et un autre qui s'en démarque. Si, par nécessité, Eco entend que dans la construction d'un monde, l'on assigne à l'individu un ensemble de propriétés comme des données, « certaines de ces propriétés sont privilégiées par rapport à d'autres – disons même 'nécessaires' – et que par conséquent elles sont plus résistantes que les autres aux processus de narcotisation »[9]. S'il est impossible de les endormir dans la narration, c'est parce qu'elles sont reconductibles, explicitement ou par un exercice lectoral d'inférence ou d'implication, dans n'importe quel monde. À la différence du noyau dur des propriétés nécessaires, ou ce que Françoise Lavocat appelle « désignateur rigide »[10], les propriétés dites accidentelles sont, quant à elles, tributaires de la perspective qu'adopte le lecteur, de ses représentations, de son encyclopédie propre, de son interprétation personnelle. « Si un être humain vous paraît ne pas avoir de cœur, c'est peut-être votre position qui ne va pas. Et c'est peut-être celle-ci qu'il faut changer afin de découvrir cette personne sous un angle nouveau » (*Imaqa*, p. 48). La vérité se déplace chaque fois qu'on change de perspective, de point de fuite. Lavocat insiste sur le fait qu'« une proposition est possible, si elle est vraie dans au moins un monde ; elle est nécessaire si elle est vraie dans tous les mondes possibles »[11]. Le rapport à la vérité est un rapport d'optique, de coordonnées géographiques et de vision du monde. Elles sont, nous dit Eco, inclusives et « sous-entendues dans la propriété [..] explicitée »[12] dans le texte. Dépendant de la capacité interprétative intuitive du lecteur, elles sont infinies parce qu'elles revêtent un « caractère *hyperonymique* »[13].

Le monde que représente Bjorn Gudmandsen est du second régime. Martin, s'il est incapable de le transformer et de le liguer à sa cause, il s'en écarte, s'insurge contre son dogmatisme et se construit le sien propre en déconstruisant celui du fonctionnaire. Le refus de la pédagogie de l'inspecteur, le réaménagement du calendrier des vacances, la commande de très peu de fournitures pour son école, tout cela augure une rébellion dans l'air (*Imaqa*, chapitre 14). Gudmandsen est de ceux qui ne tolèrent pas l'émergence, l'ingérence d'un monde possible. La métaphore de la plante des tomates sur les rebords de la fenêtre de son bureau est éloquente à ce propos. Le monde de référence, le monde réel est aussi à entendre « comme une

[9] U. Eco, *Lector in fabula*, *op. cit.*, p. 174.

[10] Fr. Lavocat (dir.), *La théorie littéraire des mondes possibles*, [en ligne :] http://www.cnrseditions.fr/Litterature-Linguistique/6264-theorie-des-mondes-possibles-francoise-lavocat.html

[11] Voir Fr. Lavocat (dir.), *op. cit.*

[12] U. Eco, *Lector in fabula*, *op. cit.*, p. 176.

[13] *Ibid.,* p. 177.

construction culturelle »[14], nous rappelle Eco. Si la plante des tomates s'épanouit, c'est parce que, affirme Gudmandsen, il surveille constamment la terre, l'arrose quotidiennement, et si quelque germe menace sa plante, il l'écrase sans compassion. C'est bien là l'illustration du second principe de la thermodynamique, l'entropie qui installe un dérèglement du système. Une telle perturbation du système n'est pas métabolisable par le monde de Gudmandsen car ne correspondant pas à son encyclopédie qu'il estime, de surcroît, la meilleure. Le parallélisme avec l'école est fort patent, il faut « contenir la mauvaise herbe avant qu'elle n'essaime de l'autre clôture. Il faut l'étouffer à sa naissance » (*Imaqa,* p. 237). Martin semble n'avoir besoin de rien. Avançant sous sa propre responsabilité, il use d'un matériel pédagogique personnel ; il prévoit, contre l'avis de l'institution, des activités parascolaires, et un enseignement informel. Son regard de touriste friand d'exotisme au début de l'aventure et même avant d'entreprendre son périple, au terme de sa courte carrière professionnelle, devient un regard allogène. Un monde unique est une vision abusivement simpliste puisque tout est condamné à interagir avec son environnement dans une relation dynamique. Ludomir Doležel dans son *Hetrocosmica* note que « la sémantique du récit de fiction est, au fond, la sémantique de l'interaction »[15].

Ferrer a synthétisé cette dynamique interactionnelle en la ramenant à trois couples binaires de variantes qui fondent la notion d'accessibilité avancée par Eco et comprise comme une forme d'adéquation entre le monde de référence et les mondes possibles. La première modalité de cette taxinomie tripartie renferme l'accessibilité dans une relation de transitivité/non-transitivité entre les mondes. Si le monde référentiel danois ne se présente pas sous les traits de l'insolite et de l'étrange pour Martin, puisque celui-ci en provient comme un dérivé qui en porte les gènes culturels, l'univers de Nunaqarfik, après le séjour du personnage et sa résolution finale de s'y installer définitivement, sa promiscuité avec les habitants, le partage de leurs drames, de leurs moments d'euphorie, gagne progressivement en familiarité. Son monde à lui reste cependant opaque aux autochtones, et même à celle qu'il a épousée, Naja. En effet, en dépit de son apprentissage ardu de la langue danoise, lequel apprentissage, volontaire, témoigne de sa disponibilité, l'entrée dans une encyclopédie autre que la sienne lui était austère. Le deuxième régime relationnel articule le couple symétrie/non symétrie : un monde peut être accessible à un autre sans que celui-ci ne parvienne à être connecté au premier. Le cas du monde d'Olaf Lindgreen, un chanteur lyrique, attaché à l'Opéra royal, en tournée dans le hameau – tournée dont le but tacite est de renforcer le sentiment de la communauté culturelle des différentes parties du royaume danois en assurant l'expansion de l'identité nationale – , en est l'illustration la plus éloquente dans le récit de Jensen. Au départ déboussolé comme un exilé en terre hostile, le chanteur fait preuve, lors de ce voyage initiatique, d'un

[14] *Ibid.,* p. 169.

[15] L. Doležel, [dans] B. Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Les Éditions de Minuit, Paris, 2007, p. 159.

pouvoir d'adaptation extraordinaire. Fêtes et danses constituant le passe-temps favori des habitants, on lui réclame même de chanter et tout le monde fredonne *La chanson danoise est une fille blonde,* devenue désormais célèbre. De retour à Copenhague, retour retardé par les intempéries de la région, le chanteur devient plus performant, les journalistes pensent, que d'habitude : « les gens mûrissent quand ils ont vu la mort dans les yeux » (*Imaqa*, p. 226). On aurait toutefois tendance à penser que ce changement est dû au fait qu'il a vu la vie dans les yeux. Olaf se fait rare dans les manifestations publiques et « toute existence n'était au fond que frivolités » (*Imaqa*, p. 226), pense-t-il. Cependant, si l'immersion dans un monde possible a façonné Olaf Lindgreen, la position dissymétrique de Gudmandsen est sans appel. Interdisant à Martin d'apprendre le groenlandais, il se loue en invoquant son ignorance de la langue locale après ses vingt-sept ans de service : « moi-même, j'ai toujours mis un point d'honneur à ne pas apprendre le groenlandais, […] ce n'est pas sans fierté que je puis dire : je n'en comprends pas un traître mot » (*Imaqa*, p. 30). Le dernier type de relation d'accessibilité, réflexif/non réflexif, met en évidence l'idée qu'un monde n'est pas obligatoirement accessible à lui-même. C'est ainsi que Jakùnguaq, un jeune étudiant du hameau qui a passé un stage linguistique au Danemark, se dispute avec ses parents car ils lui refusent la nourriture en conserve. Il use de la langue danoise, cette langue qui, selon le narrateur, s'adapte mieux à l'explosion de la colère ; le groenlandais convient mal aux débordements, il exige un certain contrôle de soi. Un texte qui déroule des mondes possibles est un texte qui investit la notion du respect de l'autre monde et donc de l'Autre tout court.

« *Imaqa* », le fin mot de l'histoire

Résoudre un problème, aux yeux de Martin, était impossible sans conversation, telle est la leçon apprise au Danemark : « La compréhension avait toujours été un but indiscutablement sensé. En analysant une situation, il est possible de résoudre des problèmes, de changer des conditions non souhaitées » (*Imaqa*, p. 79). Toutefois, pendant son séjour à Nunaqarfik, un autre mode de résolution de problème est à l'heure : l'on y vient à bout de tous les conflits par la mise en place d'une stratégie d'évitement, voire d'indifférence. Ce n'est plus la posture analytique qui est en vigueur dans cette contrée, car « Expliquer une chose, c'est s'en éloigner » (*Imaqa*, p. 79), soutient Gert, un filou qui feignait ne pas parler le danois et qui s'est révélé à la fin du roman (*Imaqa*, chapitre 20) être diplômé de l'École normale de Hellrup, comme Martin. En effet, Martin se souvient qu'il n'a jamais rencontré dans le discours groenlandais la locution « parce que » ; pourtant le vocabulaire, auquel il a été initié dans le tas, comptait les outils de la discursivité délibérative. « Mais en groenlandais, lorsqu'on se trouve face à une situation difficile, qui exige un choix ou une décision claire, alors c'est un tout autre mot qui s'impose toujours : *imaqa*…

peut-être » (*Imaqa*, p. 80). C'est donc dans un discours concessif que le respect de l'Autre – et de ses représentations – peut (se) tenir. Le critère d'intelligibilité n'est pas forcément consensuel, encore moins universel, mais relève plutôt d'une approche fluide et flexible de l'Autre, ou, à l'image de l'espace que parcourent les traîneaux des Inuits, d'un abord discontinu et accidenté. La modalité aléthique, celle qui articule la catégorie du possible, du nécessaire, du contingent ou de l'impossible, ressort, comme un opérateur possible, d'une structure adaptative, optative en permettant la saisie de l'Autre. C'est une logique qui s'insurge contre le statisme du monde unique en activant une logique dynamique à même de concevoir des mondes possibles. « L'Autre dessine le nouvel horizon du monde» [16], note François Jullien.

Le « peut-être » est transgressif ; il ouvre grandes des possibilités infinies au croisement des univers narratifs du texte. Au-delà du Danemark et Nunaqarfik, dans le monde de référence du hameau s'agencent à leur tour le monde réel et le monde surnaturel. La négociation de ces deux espaces y est poussée à outrance : « Craindre les créatures surnaturelles n'est pas ridicule au Groenland, c'est une façon d'exprimer du respect et de reconnaître que l'homme n'est pas le maître de tout. Peut-être est-il plus superstitieux de la part des hommes rationnels de croire à leur raison » (*Imaqa*, p. 94).

La vocation de la communication linguistique, chose admise, conditionne le partage. Cependant, le télégraphiste d'Umanaq, d'origine norvégienne, s'obstine à n'écrire qu'en norvégien, et le fonctionnaire chargé de transmettre les télégrammes de Godthâb, ne parlant que groenlandais, reçoit le texte d'un télégraphiste de Copenhague en danois. La fonction communicative de la langue est mise à mal, et le sens du télégramme subit de lourdes transformations qui le condamnent au non-sens. Toutefois un partage hors-la-langue est encore possible. Un jeune expatrié danois marié avec une groenlandaise, Nulia, mène une vie douillette avec son épouse ; il n'a pourtant découvert le nom véritable de son épouse, qu'après vingt-cinq ans de ménage, quand Martin demande en groenlandais le nom à la maîtresse de la maison, celle-ci répond spontanément Bebiane ; Nulia[17] est plus une description qu'un prénom. Or, si le concert donné par le chanteur d'opéra est un succès, c'est parce que les habitants du hameau apprécient tout ce qui sort de l'ordinaire. Aussi douterions-nous légitimement que la musique, le chant, l'art seraient une langue commune, celle du vrai partage, celle de la véritable communication qui n'a pas besoin de compréhension, ni de paroles.

L'assimilation de l'Autre aux codes exogènes, cet Autre que l'on souhaite voir assujetti, que l'on tienne pour barbare, est une violation des droits de l'homme. Les militants de l'écologie, dans leur lutte acharnée contre l'extermination du phoque, cherchent à troquer la chasse et la pêche contre un emploi avantageux dans les mines

[16] F. Jullien, *Altérités. De l'altérité personnelle à l'altérité culturelle*, Gallimard, Éditions Galilée, Paris, 2016, p. 11.

[17] En groenlandais, Nulia signifie épouse.

du zinc nouvellement cédées à une entreprise canadienne. Or, le chômage à Nunaqarfik est « quasiment une impossibilité pratique tant qu'il y a des poissons et des phoques dans la mer, des perdrix et des lièvres des neiges sur la terre et des oiseaux dans le ciel » (*Imaqa*, p. 211). Aussi était-il possible de survire sans le zinc. Sous le costume de la grand-mère du Petit Chaperon rouge, se cache l'homme moderne prédateur pour lequel les nouvelles valeurs de la société moderne se réduisent à la création de l'emploi et à la taxe sur le revenu.

En somme, le respect d'autrui n'est même pas l'œuvre d'un quelconque réajustement du monde au monde possible, mais une fonction de coprésence structurale. Il ne s'agit pas de reconfigurer un monde où camperait un étranger à soi, mais d'opérer une constante contextualisation qui offre une nouvelle saisie de l'exotisme. Une telle contextualisation devrait assumer l'incomplétude du monde monosémique et interroger à nouveaux frais son efficience. Contrairement à l'irrévérence face à l'inintelligible, le monde possible ou, mieux dire, les mondes compossibles sont une ouverture que « imaqa », le « peut-être » groenlandais, traduit admirablement. Ce n'est pas non plus à une relativisation lâche qu'il faudrait faire appel, celle qui se placerait à la hauteur d'un point de vue individualiste accueillant cet Autre comme un invité passager, mais à une perspective partagée, négociée par l'humain où autrui est présent en permanence. L'énallage rhétorique, défini par Fontanier[18], devrait se convertir en un cadre de construction intellectuelle, inclusive, une forme d'éthique pratique à l'aune de laquelle le statut de l'Autre devrait être reconsidéré. Si, finalement, la différence entre les êtres humains est irréfragable, l'enseignement de *Imaqa* serait de réapprendre à voir le monde de l'Autre par le détour duquel on soignerait notre propre regard, combien trop égocentré, trop collé à nos représentations. Le voyage de Martin vers l'autre inconnu est un moment d'incubation libérateur de l'écorce dure qui l'enveloppait au Danemark.

*

Pour citer cet article : AFDIL, Boubker Bakhat ; LAKHDAR, Mohammed (2022) : « *Imaqa. Une aventure au Groenland* ou l'idée du respect à l'aune d'une pluralité de mondes alternatifs », *Literaport. Revue annuelle de littérature française*, n° 9, p. 63-72.

[18] Catherine Détrie reprend la définition de Pierre Fontanier dans ces termes : « Pour Fontanier, l'énallage en tant que figure de construction par révolution (c'est-à-dire par 'arrangement nouveau et tout particulier'), 's'écarte du langage ordinaire, ou, pour mieux dire, permet et avoue un usage qui n'est pas l'usage commun et habituel' en procédant à l'échange d'un temps, d'un nombre, ou d'une personne contre un autre temps, un autre nombre ou une autre personne' ». C. Détrie, « L'énallage : une opération de commutation grammaticale et/ou de disjonction énonciative ? », [dans] « L'Analyse pragma-énonciative des figures. Journées Conscila du 19 octobre 2007 », Catherine Détrie, Praxiling, UMR 5267 CNRS, Université Montpellier 3. https://fabula.org>atelierlittéraire.